

Satprem

L'Oiseau

Doël

Doël

ou

Le prochain oiseau sur la terre

LES LANGUES, comme les dinosaures et notre espèce provisoire, se fossilisent, elles ne jettent plus leur cri – et quel autre cri sinon ce que l'on est ? J'ai écouté tant de langues qui ne se comprennent pas elles-mêmes ni entre elles, comme les grincements des macaques et quelques conjonctions de coordination, et rien ne s'accorde. Puis j'ai fait le silence, j'ai oublié mon homme provisoire, et j'ai entendu une grande Onde qui embrassait les univers et toutes les petites bêtes dedans, qui frémissait partout avec un brin d'herbe, une feuille dans le vent, un rocher solitaire, et c'était ça qui mouvait tout, comme soi-même partout. Puis j'ai vu que mes pas, mes actes, mes paroles n'étaient plus des impulsions ou des pensées, justes ou pas justes, claires ou pas claires – c'étaient des *notes*, fausses ou justes. Comme l'oiseau. Il y a un son, une musique d'être en dehors de tout ce que l'on peut en penser.

Il faut apprendre à être musical, dans tout, ou avec tout.

Le vieil homme provisoire est toujours à faire des barrages avec ses idées (ou ses sentiments). Tout est brouillé ou circonvolutif. Il ne sait plus son propre cri.

Ce sera la prochaine manière d'être :

une manière musicale

une musique qui guérira

toutes les peines de la terre.

Satprem

à

mon sourire

*Pourquoi serais-tu venu sur cette lourde terre destinée à la mort
Cette vie ignorante sous des cieux indifférents,
Lié comme une victime sur l'autel du Temps,
Ô esprit, ô immortelle énergie,
Si c'était pour nourrir le chagrin dans un cœur impuissant
Ou attendre les yeux serrés et sans larmes ta destruction ?
Lève-toi ô âme, et vaincs le Temps et la Mort...*

Sri Aurobindo
Savitri, VII.2

« Une certitude au fond de la Matière que la solution est LÀ... Il faut descendre tout au fond, à la recherche de cet éclatement merveilleux de la vibration d'Amour. »

L'Agenda de Mère
30 Octobre 1964

Une page blanche

Une page blanche.

Vide, nulle.

Comme au commencement d'une vie, d'un monde.

Et qu'est-ce que c'est ?

Comme un premier enfant qui regarde une plage blanche

Vide, nue.

Un regard

Qui s'en va loin-loin, où ?

C'est nul, c'est vide

et pourtant c'est.

De quel âge, de quel temps ?

C'est nul dans le temps

Ça n'a pas d'âge

Il n'y a nul pas, nulle trace sur cette plage

et pourtant ça appelle un pas

un quelque chose qui n'est pas

qui bat quand même

dans rien qui est le seul quelque chose

Comme une onde qui va

loin-loin, venue de loin

et comme toujours

et qui s'en va.

Il n'y a pas de où

C'est où partout

Il n'y a pas de Nord ni de Sud

C'est tout blanc, sans fin

Et pourtant ça commence

Un regard, une onde qui va

qui voudrait peut-être quelque chose

dans ce loin-loin là-bas

nul
qui est ici pourtant
Dans ce regard, ce battement qui bat
cette onde de partout qui passe
par ce point nul,
qui est peut-être le battement de ce qui bat
qui est peut-être un chant
le chant de ce regard nul
le quelque chose qui appelle un pas et encore un
sur cette plage blanche.
Marcher avec cette onde, aller avec cette onde
de nulle part et de partout
Chanter peut-être avec ce pas dans rien,
pour faire être ce rien, pour faire battre ce rien
pour faire éclore ce rien
ce point nul au monde
qui porte quand même cette onde
comme un sublime chant jamais chanté
comme un sublime pas jamais marché
comme un oiseau peut-être
dans un premier monde jamais vécu
Alors il chante, et c'EST
pour la première fois au monde
et c'est miraculeux :
c'EST.
Ce point est, et c'est partout, nulle part,
sans Nord ni Sud
Mais *c'est*, ça chante parce que c'est
et c'est tout ce qui est
Et on marche et on marche
pour que ça chante encore
pour que ce Sublime-là
soit là et encore là
pointille-pointille comme une première étoile
dans ce rien-là
comme la grande musique de tout et de partout
ici et là sans note encore

sans mot encore
sur la grande plage sublime du monde
sans seconde encore dans le temps nul
et c'est la première seconde
qui compte de toute éternité
et pour tous les âges pas encore nés.



Ainsi chantait l'oiseau Doël
Qui ne se savait pas encore doël
ni qui que ce soit
Son chant, c'était lui, Doël, battant
Voletant sans Nord ni Sud
c'était sa danse sur la prairie
de nul pays
C'était sa seconde sublime
sortie du ventre des mondes magiques
C'était sans lendemain
parce que c'était toujours là
C'était sans vie sans mort
parce que ça chantait partout
avec la grande onde d'ici et là
Qui tourne avec les étoiles et les lucioles.



Ainsi commençait un monde, une vie
Une onde, un regard
Un pas qui danse
pour aller dans son toujours-là.
Et une Magicienne regardait.



Et puis la page n'était plus blanche

La page n'était plus blanche.

Un Regard s'était posé sur la grande plage du monde.

Yogmâyâ, la grande Magicienne des mondes avait regardé et s'était dit que, décidément, tout ce blanc ne lui disait rien, ne lui chantait rien, sauf sa grande Onde de tous les temps et pour tous les temps – le temps, c'est long sans rien dedans. Il n'y avait pas de couleurs là-dedans, rien qui appelle, rien qui ait besoin d'Elle, rien qui marche vers Elle pour lui dire bonjour, rien qui danse avec son Onde, rien qui écoute son Mystère nul, rien qui cherche à tâtons ce Mystère qu'elle était à Elle-même – comme si Elle ne s'était jamais découverte Elle-même. Et qu'est-ce que je fabrique là-dedans et qui suis-je ?

Alors, un jour, qui était peut-être le premier du monde, Elle a étouffé un bâillement – vous me la bâillez belle et nulle, ô mon éternité de zéro, à quoi ça sert d'être éternel pour rien ?

Et le monde s'est mis à béer comme un trou noir.

Le Noir, c'est bien nul et noir sans rien dedans.

Et la Magicienne a étouffé un soupir, qui était peut-être le premier souffle du monde – enfin quelque chose soufflait là-dedans et soupirait...après quoi ? C'était peut-être le premier pas du monde dans son Mystère noir.

Il y avait un Mystère là-dedans.

Un Mystère pour qui, pour quoi ? La Magicienne ne le savait pas elle-même. Elle allait à tâtons dans son soupir de « quelque chose » enfin ! après tant d'éternités nulles. Elle savait seulement sa grande Onde qui espérait peut-être un

chant. Un chant pour... pour qui et quoi ?

Le Noir, c'était bien noir tout seul.

Alors, « quelque chose » s'est mis à grouiller et soupiner dans la nuit des Temps.

C'était... quoi ? Les archéologues ou les paléontologistes vous le diront, ou les entomologistes, peut-être, ils sont devenus plus savants que ne l'était dieu ou le diable à l'époque, ou la Grande Magicienne qui cherchait son chant et ses notes dans son paradis pour rien.

Rien, c'était tout de même un trou soupirant dans « quelque chose » qui espérait sortir de sa nullité. Et c'était peut-être le premier espoir du monde, sa première note dans la Grande Onde – au commencement était le Verbe, disent nos savants théologiens, mais à cette époque nul ne connaissait les conjugaisons ni les paradis ni les enfers. Et la grande Magicienne se foutait des paradis. Elle voulait chanter simplement et peut-être trouver ou fabriquer son paradis au bout, et des tas de petites notes colorées et chantantes et inconnues dans sa Grande Onde sempiternelle.

Ainsi est né le verbe Être ou Naître des grammairiens futurs. Mais est-ce vraiment pour cette grammaire qu'un premier espoir et un premier soupir ont gargouillé dans ce trou noir ?

Quelque chose qui voulait être... quoi ?

Quelques milliards d'années après, nous ne le savons pas encore, et Yogmâyâ, la Grande Magicienne a envie de bâiller encore devant nos sagesses et de notre science qui n'ont rien découvert de ce qui soupirait et espérait au fond de ce vieux trou noir.



Mille yeux pour Yogmâyâ

Ainsi s'est mis à grouiller et gargouiller tout un monde poissonnant et rampant et glissant avec des petites étincelles de lune sur la vague, et une première musique du large sur la houle, et puis toutes sortes de petites bestioles phosphorescentes dans le rien noir, des éclairs en queue de poisson argenté, et parfois une anguille qui s'échouait sur la plage blanche et se tortillait comme si elle cherchait un autre air – déjà. Ou, soudain, des temps après, une jolie salamandre toute noire avec des tâches ensoleillées de jaune, et déjà ça respirait autrement comme si tout le monde-là voulait, cherchait à être perpétuellement autrement, peut-être des milliers et des millions de fois autrement avec toutes les couleurs possibles et des petits bonds par-ci par-là, un pas et encore un sous une autre peau, et c'était toujours neuf à découvrir en sautillant et en voletant d'un rocher noir à l'autre, en humant cet air de varech et d'algues vertes. Dieu ! que la vie était belle, et Yogmâyâ souriait avec tout ce monde autour qui peuplait sa grande onde, dansait avec elle, allait s'envoler peut-être sous le coup du Charme et se perdre dans un lointain qui était déjà plus loin, plus merveilleux à saisir et se mettre à chanter sur cette note et tant de notes à découvrir, et tant de cris aux quatre vents de la grande onde, aux quatre coins du monde qui étaient peut-être quatre mille ou des milliards de coins jamais trouvés. Des cris parce qu'on est tout ébahi sur cette terre béante et qu'on adore ce merveilleux rien qui clignote partout et vous fait signe.

Alors sont venues des bêtes plus grosses et plus voraces dans les forêts de la grande vie, qui auraient peut-être voulu avaler tout rond cette beauté d'être et ce délice d'être, c'était bon à manger tout ça comme on respire, comme on flaire l'odeur des pins et des landes, comme on attrape une fleur de lotus ou de chèvrefeuille, pour rien, pour la joie de toucher et d'explorer tous les sens dans une petite bête ou une grosse brute qui ne se savait pas tant de sens et de sensations dans ce quelque chose sans nom. Et Yogmâyâ souriait, elle regardait au loin, toujours plus loin comme si elle n'en finissait pas de découvrir tout son

trésor ou son Mystère. Comme si elle n'avait pas assez d'yeux pour voir et encore voir.



4

Un sourire énigmatique

Qu'est-ce qu'il y a plus loin que le plus loin, se demandait-elle ?

Il y a des côtés sur ma mer, mais de l'autre côté des côtes ?

Mais un jour dans la grande forêt du monde où Elle en avait assez d'être enclose et toujours ruminante et assoiffée comme si nulle soif n'étancherait son trou de soif, nul œil ne clignoterait jamais avec son propre Regard, elle a inventé et fait surgir d'un rien curieux, une drôle de chose à quatre pattes et une longue queue qui faisait des bonds dansants avec un bout de nez rouge : un écureuil curieux qui semblait la regarder avec reconnaissance et humer l'air avec délice. Trois petits bonds dansants et il avait disparu – trop ravi peut-être de son propre ravissement. Non, ce n'était pas encore cela. Et pourquoi donc ? N'était-ce pas assez bon d'être ravi ?

Elle a regardé loin-loin... et il lui a semblé voir un autre ravissement derrière celui-là, et peut-être d'autres « celui-là » qui ne seraient plus autres mais comme son propre Regard magique et qui inventeraient une Magie plus grande encore au fond de ce Trou terrestre, au fond de ce Mystère d'Elle-même. Cette soif, c'était une première goutte d'amour, *la* première goutte qui fit ruisseler cette orgie créatrice pour se trouver elle-même au bout ?

Elle a regardé encore, et il y avait comme un Sourire au bout. Mais qui dira le bout de l'univers ? S'il y avait une fin au Mystère, ce ne serait plus drôle à vivre.

Alors une drôle de bestiole est sortie de sa question...

Figurez-vous, c'était un singe aux yeux fripons, des tas de petits singes qui faisaient deux portées par an avec tout un harem de guenons, qui se multipliaient à toute allure, et les tailles variaient depuis les gros pères aux dents longues, un peu trop longues et pointues, qui auraient pu déguster toute une forêt, mais toujours de la malice au fond et un crâne un peu bossu qui semblait gonfler avec le temps, et puis, finalement (mais où est la fin de tout ça ?) des portées et des portées de malice plus petites de taille mais plus friponnes que jamais avec des grincements de dents un peu rageuses de ne pas savoir ce qu'il y avait sous ce poil : des sajours, des sapajous... des ouistitis, des babouins – vraiment la Grande Magicienne n'en finissait pas d'inventer son bizarre Mystère curieux, et puis encore ces insupportables macaques un peu voleurs qui ne se gênaient pas de vous regarder dans les yeux avec toutes sortes de friponneries derrière et des grincements de dents plus articulés et plus stridents – et une sorte de question agressive et toute prête à vous sauter dessus à la moindre distraction. Leur bosse était peut-être moins bossue, mais d'autres l'avaient plus fine comme une calotte de tour Eiffel en préparation, ou de sacristain bientôt chanoine, mais une question quand même qu'ils ne finissaient pas de mâcher et remâcher sous tous les tropiques : qu'est-ce qu'il y a donc sous ce poil-là, jaune ou noir ou brun foncé sur quelque côte d'azur imperturbable ?

Ainsi naquirent nos ancêtres qui n'étaient pas gaulois. Nous avons perdu la queue derrière et mis devant une cravate démocratique et bien colorée au bout des siècles lassants ou lassés, mais pas perdu nos vieilles habitudes.

Ainsi naquit l'ennui d'être toujours pareil sous un tropique ou l'autre et jusqu'au Spitzberg pointu sous sa calotte de glace.

C'était peut-être la première question d'un de ces ex-macaques fripons pourvu d'horlogerie qui comptait toujours les mêmes heures.

Et Yogmâyâ souriait d'un air énigmatique.



La Magicienne et le mécréant

Or, un jour, dans cette foule d'apprentis hommes pressés qui ne grimpaient plus aux arbres, il y avait un jeune bon-à-rien (ainsi l'appelait quelque sage père macaque), un mécréant de tous les dieux des macaques mais qui voyait bien tous leurs diables, et des paradis toujours pareils et toujours faux, qui ruminait sur l'un de ces boulevards interminables et qui se disait : « Puisque je suis bon à rien c'est que je suis prêt à tout. » C'est très joli, mais « tout », « quoi » ? Cela faisait un trou dans son cœur et il se sentait un peu perdu là-dedans, au milieu de ces hommes perpétuels qui couraient avec leur certificat de baptême et de domicile et de naissance dans la poche – naissance à quoi ? – et le prochain certificat d'études ès lettres, ès science, ès droit, et je ne sais quoi, ès géographe mais de quelle géographie et de quel droit ? et puis la retraite au bout et la petite famille, et l'assurance tous risques, mais qu'y avait-il à risquer quand on n'a rien sauf un trou dans le cœur et dans les poches. L'« avenir » de quoi ? Il avait deux pattes, c'était tout son bien, et son domicile, c'était sous les ponts. Et sa question nulle.

Or, un jour sous son pont tandis qu'il regardait un vieux platane qui tremblait dans le vent, son trou était si troué que c'était insupportable, ça faisait comme une blessure de rien, pour rien, il était né à quoi, pour quoi, il n'était peut-être jamais né sauf sur un certificat. Sa blessure, c'était peut-être son seul certificat de naissance.

On naît avec une blessure, mais bon sang ! pourquoi ? d'où ça vient ? de quel ouistiti égaré dans son vireux monde ?

Ou de quel inconnu dans la forêt de l'avenir ?

Il a pris sa tête entre ses mains et son trou noir suffocant faisait un tel appel d'air que le platane s'est mis à trembler encore plus fort comme si ces mille feuilles faisaient un murmure. Et Yogmâyâ, la Grande Magicienne, regardait avec un sourire puissant : « Enfin voilà quelqu'un qui a besoin de moi ! »... Ils avaient tous besoin de ceci ou de cela et ils couraient par les rues pour attraper les mille besoins de leur avenir tout fait et les mille coins de leur géographie toute géographiée avec ses milliers de latitudes et de longitudes

toutes faites au millimètre près... Il n'y avait plus rien à découvrir. Qu'ai-je à dire là-dedans et qui m'appelle, sur quelle onde vide ? même leur salut génétique est compté et numéroté avec ses milliers de lettres qu'il suffit de mettre en ordre pour assurer un avenir sans cancer, sans maladie, sans question, et vous vivrez peut-être 200 ans ou 2000 ans d'une vie prescrite et parfaitement codée. L'immortalité des macaques est en vue, avec quelques améliorations encore.

Bon sang !

Et c'est Yogmâyâ qui répondait à ce bon-à-rien par mille feuilles tremblantes qui faisaient comme une musique du large sur aucune onde connue.



6

Dans la forêt de l'avenir

Puisqu'il n'avait que deux pattes pour tout bien, il a pris la droite et la gauche, poussé par je ne sais quelle musique du vieux platane qui faisait une musique du large dans son trou d'homme. Il a marché dans rien qui était quand même porté par quelque soif de je ne sais quoi – un miracle qui changerait tout et allumerait un feu dans ce continent désertique et si bien géographié, qui allumerait une musique peut-être parmi ces grincements de macaques repus. Lui, il avait faim, il avait soif de rien qui serait peut-être « quelque chose » enfin, comme un vieux roc sous les sables mouvants de ces âges interminables.

Il a marché longtemps, était-ce des ans, des siècles – il avait perdu son horlogerie, il avait perdu son Nord, son Sud, il avait tout perdu puisqu'il n'avait jamais rien eu, et pourtant il y avait une vieille mémoire au fond qui faisait

comme un souffle, une onde, une musique de là-bas qui serait quand même ici sous ses pas, qui le rappelait ou l'appelait d'un monde oublié et pourtant déjà connu.

Il y avait des cactus au long des routes, il y avait des aloès et des bambous, et des nomades aussi qui parlaient je ne sais quelle langue, mais on se comprenait très bien par de grands yeux faméliques qui regardaient là-bas sur cette piste, cette autre piste. Un jour, il en a vu un attraper un jeune bambou, faire un trou dedans et un autre trou et de petits trous, et il a soufflé dedans puisque c'était le seul instrument qu'il avait, et ça faisait des petites notes de rien du tout qui faisaient un sens quand même, comme l'oiseau peut-être. C'était la première langue du monde, son premier souffle sorti de rien qui voulait chanter son battement de cœur malgré tout, sa joie d'être là sous un grand soleil de feu qui s'éteignait lentement sur la forêt avec mille couleurs de tendresse, comme si quelque chose aimait là-dedans et voulait tout aimer pour rien, simplement parce que ça *est*, et le dire dans toutes les langues d'un grand monde, et faire des tas de petites notes de toutes les couleurs qui se comprenaient très bien et se rappelaient peut-être d'un même monde inconnu et pourtant très bien connu au fond d'un premier battement de cœur, au fond d'une vieille forêt perdue.



Un pas et encore un, il a longtemps marché à travers une vieille soif qui cherchait son Nil, son Gange, son grand fleuve pour toujours, ça, qui coule et qui coule à travers tant d'âges perdus, tant d'hommes perdus qui cherchaient quand même leur But, à travers le Noir et le Blanc, le non, le Oui, et tant de détours qui ne connaissaient pas leur cours mais qui marchaient quand même, et c'était tout porté par une même Musique qui ne se savait pas elle-même et qui faisait tant de vacarme et de pleurs et de cris et de joies vite finies pour recommencer encore sur la même Piste toujours. Il n'y avait pas de métaphysique là-dedans mais de la physique pure, saignante, blessée, priante d'aucune prière, sauf d'un rayon de tendresse, le soir au soleil couchant, un moment au milieu de ces milliers de moments pour rien. N'y aurait-il donc jamais un Moment au milieu de tous ces âges, ces marches pour rien ? Une

tendresse, une Beauté qui s'allumerait pour toujours avec un Rayon pas encore né.



7

Le gentil moine, le musicien et la Belle égarée

Et un jour, il est arrivé dans une gorge profonde au bout des forêts, entourée de montagnes rocheuses et nues et rocailleuses comme un ventre de la terre retourné vers le ciel. Tout au bord de ce précipice, il y avait une sorte de forteresse ou de temple ou de monastère. Un haut bastion de rocs énormes, taillés soigneusement avec quelques ogives ou arcades qui regardaient plus loin vers quelque sommet perdu au loin. Il a escaladé pieds nus et le nez dans le vent et sa même soif de rien qui était le seul « quelque chose » là-dedans, et le vent qui soufflait une musique muette d'un Loin qui ne disait jamais son chant. Il avait tout de même sa flûte sous le bras qu'il avait agrémentée d'une cosse de pastèque comme un tambour ou une caisse de résonance qui ne résonnait nulle part sauf dans son cœur.

Un moine souriant lui a ouvert le portail de cette forteresse sauvage. C'était bouddhique évidemment et silencieux comme de l'éternité figée avec quelques notes de vent sifflant qui semblaient prêter encore plus d'éternité lointaine à cette nudité tranquille. On l'a conduit tout de suite au maître des lieux à travers des corridors de pierre glacés qui lui rappelaient de vieilles prisons disparues et oubliées mais souvenues soudain où il avait déambulé en vêtement de condamné à mort avec une prière pour rien, ou pour une autre fois qui ne serait plus la même mort : c'était peut-être cela sa musique au fond et son trou de soif ou sa blessure sans nom. D'ailleurs personne ici ne lui a demandé son nom ou son pays, comme si cela n'avait aucune importance : on était Pierre

ou Paul ou machin-truc sur quelque planète égarée parmi les étoiles. Il venait de sous les ponts au bord d'un Fleuve qui coule toujours avec un vieux platane murmurant.



Les moines, ce n'était guère à son goût, et méditer sur quoi ? Le « loin », c'était si loin ! et il aurait voulu un loin tout ici avec son vent de musique. Ce moine-là avait un drôle de petit bonnet sur la tête, il était assis par terre derrière un petit pupitre en bois. Il l'a regardé et ce regard allait loin-loin dedans comme s'il touchait un même regard en lui, comme un frère touche un frère avec un sourire qui comprend, comme s'ils se connaissaient déjà, et ça s'ouvrait dans son cœur comme une fleur qui touche son soleil pareil. Il s'est laissé couler dans ce silence vivant et ce bon-à-rien nomade a senti quelque chose enfin qui bougeait là-dedans. Le bonnet a hoché la tête et regardé cette flûte bizarre, ils n'avaient pas de langue pour se comprendre mais ça se comprenait quand même, il a posé sa flûte sur ses genoux, pris ses joues entre ses mains, et ses mains disaient qu'il avait envie de dormir – dormir comme pour des siècles.

Et il a rêvé.

Le matin après, ou des matins après, juste avant de se réveiller, il a fait un long rêve. Il était dans une forêt immense et il y avait une jeune fille très belle, si belle, avec de longs cheveux un peu dorés, et elle errait de-ci de-là comme si elle était égarée, oh il était tout de suite amoureux de cette Beauté-là ; et il fallait à tout prix la retrouver, mais comment ? par quel chemin ?

Le lendemain, ou des siècles après cette nuit-là, il a voulu revoir ce gentil bonnet qui semblait comprendre tant de choses de ce vaurien. Ce même sourire l'a accueilli et regardé encore et lui a dit dans cette langue sans mots mais qui soufflait comme les feuilles du platane au bord de son vieux fleuve : « Oui, je sais, elle était très belle, c'était la Grande Déesse de la Beauté, et il y avait un musicien d'antan qui a voulu la charmer, mais il n'était pas pur, il a voulu la prendre pour femme, alors elle s'est changée en pierre, et depuis elle erre dans la grande forêt à la recherche de ce qu'elle était. Mais le monde avait perdu sa Reine de Beauté et il est entré dans une grande Nuit pendant des siècles où il a fabriqué toutes sortes de monstres. Alors, va à la recherche de Celle-là qui rendra sa beauté au monde et créera son enfant nouveau parmi les vieilles bêtes

qui dévorent la terre. »

Puis, songeusement, il a ajouté :

– Mais fais bien attention, c’est dangereux : si tu veux délivrer cette Beauté, tu risques d’être changé en pierre.

Il dit et notre nomade est descendu de sa forteresse d’éternité dans la grande forêt de l’Avenir.

Il avait oublié sa flûte là-haut.



À la recherche de la Grande Déesse dans la pierre

Il a marché longtemps, étaient-ce des ans, des siècles, dans cette forêt qui le berçait par ses mille feuilles frémissantes qui faisait comme une grande Onde, qui faisait comme un appel plus loin, toujours plus loin, qui le portait dans une grande tendresse oubliée et souvenue, qui faisait un cri parfois comme celui de son ami l’oiseau de toujours. Et que cherchait-il ? Un pas et encore un comme si tout était LÀ, tout de suite LÀ sous ses pas, et qu’y avait-il à chercher ?

Et puis, quelquefois, un trou noir subit dans un présent incompréhensible comme sous son vieux pont au bord du Fleuve sous une latitude désespérante, et de nouveau la question de... quoi ? qui qu’est-ce ? dans un rien qui n’était pas encore né. Et il fallait marcher-marcher pour naître. Naître à quoi ? et c’était la vieille blessure oubliée et revenue.

Il avait oublié sa flûte là-haut

Cette forteresse d’éternité, à quoi ça sert si ça ne chante pas ? et son ami l’oiseau des siècles migrateurs a poussé un petit cri comme s’il comprenait très

bien, puis il s'est envolé – chanter pour qui ? Et pourtant ça a envie de chanter. Il y a une flûte oubliée là-haut. Il y a peut-être une Musique oubliée là-haut et qui voudrait perler encore.

Elle était si belle ! celle qu'il a vu cette nuit-là, il a voulu la charmer avec quelque flûte d'antan, et elle s'est changée en pierre, disait ce gentil moine qui semblait lire le passé et peut-être tous les temps de son éternité de tout le temps – mais le temps, à quoi ça sert si ce n'est pas pour l'emplir d'une Beauté qui serait son chant, sa vie ? Une vie qui ne finirait pas pour rien, qui ne serait pas de la mort qui court encore pour quelque temps. Où donc est ma Reine de Beauté maléficiée en pierre ? « va à la recherche de Celle-là qui rendra sa Beauté au monde et créera son enfant nouveau. »

Et la grande forêt déroulait son mystère par mille et mille feuilles frémissantes.

Il fallait naître, enfin naître à quelque chose qui n'est pas encore né ! Dans les millions d'années du temps il doit y avoir des surprises que n'attendent pas ces macaques savants, il faut aller au-devant de la prochaine surprise !

Ou alors quoi ?

Il y avait un petit torrent qui cascadaient vers son Fleuve, qui cherchait beaucoup de petits bras pour l'embrasser dans sa coulée. Il avait écouté tant de fleuves ici et là, il connaissait son langage, le murmure lisse qui l'emportait vers d'autres gouttes et d'autres encore, vers des déserts assoiffés. Justement, il y avait là un gros ours velu qui lapait ses gouttes avec délices, puis il a levé le nez dans cet air frémissant pour humer cette odeur inconnue, mais c'était Elle ! son oursonne de toujours, ils se connaissaient très bien, et il s'est jeté à son museau pour humer et encore humer cette odeur délicieuse et enchantée, comme s'ils se retrouvaient et trouvaient leur reniflement et leur grognement ensemble et ils se dandinaient et dodelinaient comme si la vie avait toujours été cette danse ensemble.

Notre nomade des temps à venir écoutait et écoutait ce vieux Fleuve qui glissait et grandissait, emporté par sa source inconnue, sa première goutte enchantée qui avait fait sa première musique pour trouver son enchantement innombrable dans une petite racine, une graine de volubilis ou une langue d'ours et tant de petites langues assoiffées qui cherchaient leur délice et leur joie.

Et ce musicien d'antan avait voulu charmer sa Reine ou sa princesse, la retenir un moment dans ce Temps fuyant comme le grand Fleuve, la prendre pour lui et pour toujours, et Elle s'était changée en pierre – et il fallait la délivrer. Et c'était peut-être cela la vieille blessure qui l'appelait et l'assoiffait

pour être guérie à jamais de cette espèce malheureuse et grinçante où il était né dans l'aberration d'un moment parmi ces siècles qui avaient coulé avec le Nil ou le Gange ou la Tista de cette gorge profonde dominée par une forteresse d'éternité.

Mais sa Princesse de Beauté, où était-elle parmi ces rochers qui murmuraient avec le petit torrent ? Et il écoutait-écoutait ces pierres qui semblaient avoir une langue aussi et une soif aussi, de fondre peut-être pour retrouver sa source et sa grande Onde et son Fleuve qui perlait ses gouttes enchantées.

Sa Princesse était peut-être au fond du rocher ?

« Va à la recherche de Celle-là qui délivrera le monde de sa nuit et de ses vieilles bêtes qui dévorent la terre. »

Or, un jour, il est arrivé au bout d'une clairière au bout d'une colline rocheuse dans la forêt, une prairie verte et tendre comme le jour enfin après des nuits : un poinsettia rouge qui tremblait dans le vent, et il y avait une vieille maison abandonnée, là, avec un petit portique et trois marches par où l'on pouvait regarder loin-loin. Comme si cette maison avait été faite pour lui, et retrouvée par lui, comme si elle l'attendait depuis des temps anciens, depuis des morts perdues et oubliées.

Et son ami l'oiseau était là.



L'oiseau Doël et Nil le mécréant

Ainsi, un jour au pays des hommes, dans une géographie bien réglée et minutée où seules comptaient quelques décades avec la mort au

bout, et tout mourait parce que tout comptait-comptait, même les kilomètres et la lumière d'aucun ciel, même les étoiles au chronomètre, et rien ne chantait ni ne dansait sauf les doëls parce qu'ils avaient du temps à perdre, même les doëls étaient classés passereaux dans les mille catalogues des mille espèces savantes qui ne se savaient pas encore savantes – nous étions la seule espèce imbécile qui ne se savait pas si bête, nous étions les rois de ce pays-ci et de ce pays-là tandis que des kilomètres et des heures de vol séparaient ce « ci » et ce « là », et tout était séparé parce que la grande onde ne chantait plus pour embrasser tout son monde dans son toujours-là. Il y avait des frontières blanches et jaunes et noires en pointillés qui ne pointillaient nulle lumière, nulle étoile, plus rien n'était sublime sauf les fous, parfois, à une minute perdue, et même les fous étaient vite marqués et mis en cabanon tandis que les rois savants ne savaient pas leurs propres frontières ni leur Prison sous le nez. D'ailleurs il n'y avait plus de nez nulle part, il y avait des masques à gaz et des compteurs geiger pour compter nos particules alpha et notre numéro atomique – mais il n'y avait plus de cœur ni de noyau, plus de centre nulle part parce que la grande onde ne passait plus par-là sauf par effraction, elle n'embrassait plus son grand monde miraculeux partout-là, tout de suite là. Nous avons inventé tant de lois que nous nous étions mis hors-la-loi de l'univers, il n'y avait plus de place pour le sublime, le miracle, la grande Musique qui tient tout dans sa Note. Nous étions dans notre frontière savante et sourde, alors il fallait beaucoup de bruit pour se comprendre, nous étions dans notre géographie mortelle, cadencée et asphyxiante, et tout mourait parce que tout comptait la mort – c'était légal et décrété, sauf pour un doël qui dansait sur sa prairie de nul pays et chantait pour rien, qui chantait parce que C'EST, pour faire éclore ce rien miraculeux, ce point nul qui porte quand même une onde.

Or, ce jour-là, au pays des hommes géographiés, comptabilisés et asphyxiés, il y avait un mécréant tout jeune, de dix-sept ans ou de dix-sept mille ans, un hérétique des frontières et des patries, il était d'une patrie pas encore née et qu'il ne connaissait pas lui-même, sa patrie c'était cette seconde vide ou nulle qui se savait battante et respirante, et respirer c'était cette Note qui ne se savait pas mais qui dansait ou non, et non ce n'était pas possible, c'était l'impossible même qui tombait raide mort s'il se pensait sous quelque crâne – non, c'était non à tout sauf à Ça, cette unique Note qui passait et repassait par ce corps et qui allait avec ses pas

et qui tournait et retournait par cette immensité d'Onde embrassante et palpitante et toujours neuve, comme la prairie qui frissonne sans savoir sous le grand vent d'aucun pôle mais du grand pôle partout qui chantait par ce point de musique et tous les points du grand monde sans fin qui pointillent ensemble, se connaissent ensemble, s'aiment ensemble tout de suite là-partout dans une seule grande Musique qui était le cœur des mondes et l'innombrable de tout et de chacun. Et il n'y avait pas de toi et moi mais un seul Chœur, un accord qui s'appelait et se répondait, et tout appelait... sans savoir quoi mais c'était cela qui faisait un pas et encore un comme pour faire palpiter ce brin de lavande ou de fenouil, pour faire être, et encore plus et toujours plus ce qui est là comme un Miracle toujours neuf, toujours plus là et qui voudrait... quoi ? et qui *peut* tout parce que c'est « ça » qui veut partout, dans une seconde comme dans toutes les éternités, ça qui respire, ça qui aime parce que c'est la seule chose qui aime partout, dans ce bout d'homme et cette pierre et cette fougère ou ce platane argenté qui tremble dans le vent et ce grain de pluie qui brille au bout d'une feuille comme un diamant subit.

Mais ce mécréant nommé Nil, parce qu'il était nul et bleu comme le petit canard ou les criques d'une Belle-Île – Nil c'était le son qui frise et appelle avec la vague, un éternel petit ressac qui appelle et appelle... où ? on ne sait pas mais c'est ça qui chante et porte le chant et fait grandir le chant. Ce Nil de rien et de nulle part ou de toutes parts, aimait par-dessus tout l'oiseau Doël, son ami intime dans la grande intimité des mondes – peut-être se souvenait-il d'avoir été oiseau en d'autres pays d'ici ou de là ?... Un bonhomme sur deux pattes avec un crâne, c'était un crâne de trop et deux pattes si lourdes, c'était peut-être le restant des singes ? Mais son ami Doël, c'était toujours neuf et dansant et hochant la queue pour attraper... quoi ? le bout de l'univers ou du chant sans fin ou le scarabée filant au bout de l'étoile.

Et tout au bout, c'était de l'amour, encore et encore. Et le scarabée vert disparu, c'était mille scarabées rentrés dans le grand Chant et revenus.

Mais le soir tombait sur la prairie, le ciel s'allumait de rose et d'immenses géants blancs qui devenaient de grandes ailes et des petits dieux ici et là, clignotant sous le regard d'un petit Nil écarquillé sur deux pattes, et pour les deux yeux émerveillés et sidérés d'un petit doël sur la colline. Il était si sidéré ce petit doël devant la chambre de son frère Nil,

sur le rebord de son carreau magique qui lui renvoyait tout un ciel rose avec ses petits dieux et les feuilles rouges du poinsettia sous la fenêtre, là, avec le buisson d'azalée et... un autre petit doël, comme lui-même, et si gentil et si tremblant avec le vent de la prairie. Alors il s'est mis à l'appeler-l'appeler et cogner-cogner au carreau pour le toucher du bec, pour l'embrasser peut-être. Nil regardait et regardait, et doël cognait-cognait, il n'en croyait pas ses yeux – chaque fois c'était là dur et noir et nul, son ami magique lui échappait, s'envolait... où ?... Dans un étrange noir-nul inexistant, ou existant pour qui ? Alors il recommençait à appeler-appeler avec tout son chant du soir pour le soleil qui s'enfuyait, pour cette petite doëlle évanouie, et il cognait encore et encore pour embrasser sa compagne peut-être, son amour magique et de toujours.

Puis il est tombé sur le rebord de la fenêtre, épuisé et désolé comme un premier chagrin mortel au monde. Nil, doucement, si doucement, a pris cette petite chose chaude et frémissante. Il y avait un minuscule bout de duvet tout blanc sous cette queue tremblante et noire comme l'écorce à l'hiver. Il a poussé un cri, comme un premier cri d'amour perdu, et ouvert les ailes. Il y avait deux traits blancs, tout blancs comme les premières neiges sous ces ailes noires. Et il s'est envolé sur le poinsettia, là, juste sous la fenêtre de Nil, mais il n'en revenait pas, où donc était son amie, son amour, là, caché derrière cette chose dure qui disait tout un ciel doré et une prairie changeante où tremblait encore un brin de lavande et un joli trèfle jaune.

Alors Doël est revenu encore, et encore, avec un cri, un chant pour son amour perdu et de toujours, et il cognait-cognait pour embrasser son ombre magique. Et il est tombé raide sous le mur de la fenêtre.

Nil est venu. Il a ramassé, doucement, si doucement, cette petite chose chaude qui ne tremblait plus.

Alors Nil a laissé couler une larme, comme à la première peine des mondes dans ce grand Chant troué d'une ombre.



Yogmâya la magicienne

Nil est resté longtemps assis sur ses marches devant sa prairie vide, son île verte pour personne, son île sauvage.

Il avait vécu tant d'îles et des plages blanches où nulle trace ne restait sauf une trace de la même peine, sauf un même Non sauvage au bout.

Il n'avait plus de larmes, c'était fini tout ça.

Il est entré dans un Silence.

Un Silence effrayant et nul, comme un vieux cataclysme sans nom, comme une question sans mots. C'était bourré d'un inexplicable battement comme son seul lui-même au bout de tout, sa seule musique sans nom, comme un très vieux ressac qui faisait encore la seule chose qui est dans ce néant – comme un cri profond-profond par-delà tous les cris. Comme un appel peut-être, à rien et à personne. Lui, le vieux mécréant de tant de mondes perdus, pour rien – ou pour quoi ?

Un Silence noir et nul comme une vieille foudre jamais éclatée, comme une poignance jamais pointée sur aucune aube. Comme de la pierre.

Il était à ce point, ce regard dans le rien qui bat encore sur une île qui fut verte.

Un instant tout s'est arrêté.

C'était oui ou c'était non.

Alors Elle est apparue.



Elle était belle comme rien n'est beau au monde, comme de l'Amour vivant, comme la seule chose qui a fait battre les mondes, qui a fait ce premier cri dans rien, qui a fait ce premier pas sur une plage blanche, comme s'il fallait être et être encore dans ce battement, être seulement pour cette Beauté d'être là dans ce quelque chose qui aime, ce ressac d'amour qui roule avec les premières

étoiles et qui voudrait encore et encore innombrablement et lui-même partout.

Nil a regardé dans son Silence, soudain crevé d'une foudre blanche. Elle était là, juste devant son buisson d'azalée, elle avait une longue robe de lumière blanche, elle souriait – était-elle jeune, était-elle vieille ? Elle était sans temps avec de longs cheveux blancs un peu dorés, un peu penchée vers lui.

– Que cherches-tu ? demanda-t-elle avec cette voix qui était comme la Musique même des mondes et le ressac de toutes les plages du monde et la grande onde qui fait chanter les univers et un petit doël sur une plage nue.

– Eh bien, dis ! et ce sera.

– Je cherche un sourire.

Elle a regardé dans l'infini du Temps.

– Eh bien, frappe et frappe au carreau blanc.

Elle dit et disparut.



Elle était Yogmâyâ. Ainsi l'appelait-on d'antan :

La Grande Mère
Celle qui montre
l'illusion
et
si l'on veut
celle qui montre la réalité.



Le regard du pharaon

Il est resté assis sur les marches devant le buisson d'azalée

Rien. Comme on tombe d'une autre planète.

Mais *cette* planète, notre planète... paraît-il ?

Il regardait les gros nuages, gigantesques nuages blancs de la mousson qui se défaisaient lentement, s'éparpillaient, s'égrenaient, s'ouvraient encore comme des ailes d'oiseau ou des petites mains blanches. Parfois tout s'allumait de rose, puis fondait dans le bleu.

« Frappe et frappe au carreau blanc », avait-elle dit.

Se moquait-elle ?

Pour faire un petit corps sans cri au bord d'une fenêtre ?

Un instant, sidéré encore, il s'est retourné sur ses marches pour regarder par sa fenêtre blanche. Oui, il y avait un petit bonhomme ombreux, là, jeune ou vieux de dix-sept ans ou de dix-sept mille ans, avec les feuilles tremblantes et rouges du poinsettia, et le petit trèfle jaune sur la prairie, plus vivantes que ce sosie d'ombre sans sourire ni chant, sauf, peut-être, un cri rentré qui aurait voulu appeler, je ne sais quoi, derrière ce trou noir.

Qu'appelait-il, son Doël ? qu'embrassait-il et embrassait-il en vain, tandis que la prairie frissonnait encore, si belle parce qu'elle était vivante de sa propre beauté. Mais lui, ne se savait-il pas si beau, ni chantant ? Peut-être n'y avait-il pas de regard pour lui montrer sa beauté, ni de voix douce et tendre pour lui dire : chante et chante encore pour moi ?

Et lui, Nil ? Nil, quoi ?

Il s'est retourné encore une fois pour regarder par sa fenêtre, comme un imbécile intelligent de dix-sept ou dix-sept mille ans qui sait bien que...

... que quoi ?

Alors il a fermé les yeux.



Il a fermé les yeux, là, sur ces marches de granit gris, assis là depuis des siècles de chant si mêlé de peine et d'une même poignance comme devant un mur qui serait peut-être de Thèbes au bord d'un fleuve qui coule, qui serait peut-être d'une falaise au bord d'une mer qui gronde, une béance dans rien qui serait la seule chose qui bat, des milliers de vies qui étaient une même mort près d'un oiseau chantant, près d'un visage refermé sur un sourire, et puis on part sur des routes et des routes encore, nu et vêtu d'un chant, seul et peuplé d'un appel qui serait l'appel de tous les hommes, avec un non, un oui qui serait l'espoir quand même, et c'était si poignant, si dense, comme le condamné à mort qui appelle sa mère encore, qui bat et bat cette dernière seconde comme une éternité d'amour pour rien qui voudrait chanter encore comme si la mort n'existait pas et ces vivants n'existaient pas, ou pas encore, déjà morts sans avoir jeté leur cri sublime qui ferait crouler les Murs et toutes les tombes.

Lui, Nil le mécréant, assis sur ces marches de granit irréductible qui n'étaient pas encore descendues vers leur Léthé d'oubli, mais l'oubli n'était jamais oublié, il était inscrit, gravé sur un granit plus dur que ces marches, sur un premier roc des mondes qui gardait son secret pas encore né ?

Lui, Nil, il voulait ce Secret et pas d'histoires, il était au bout des routes, au bout des îles, blanches ou vertes ou rouges, au bout de tous les morts pas encore nés et des sourires sitôt reclos. Il était une vieille densité de regard sur rien, une telle intensité d'être jamais éclore dans aucune fleur d'amour, si dense qu'il était là, figé sur ces marches, comme un bloc de pierre immobile, comme un vieux pharaon aux yeux clos qui regarde les ruines de son empire éternel.

Alors, subitement, quelque chose a craqué là-dedans, comme un trou à l'envers qui ne s'enfoncerait plus dans une tombe ; comme une poussée magique qui crevait ces siècles mortels enfermés dans un crâne d'homme, et il a jailli au grand air.

Tout-tout son être comme un bloc d'ÊTRE s'est mis à monter-monter, cellule par cellule, nerf par nerf, seconde par seconde, depuis le bout des pieds, tout sortait du corps comme quand on meurt, comme si cela jaillissait de sous les pieds, d'un insondable abîme jamais sondé, subitement, et c'est lui, Nil de nulle part qui était troué de part en part et ça montait-montait solidement, seconde par seconde, indéfiniment, comme si ça n'en finissait pas de sortir de cet abîme sans fond, comme si tous les atomes de la terre se mettaient à éclore dans un formidable souffle montant, aspirés, arrachés de leur nuit mortelle par un invisible Soleil triomphant qui était leur source, leur battement même, leur Délice comme une irrésistible sève délivrée qui montait par toutes ses fibres, ses

feuilles, ses siècles et des millions de radicelles pour toucher ça, respirer ça, retrouver ça, son infinitude perdue, sa grande onde solaire emprisonnée dans une tombe, cette petite note jamais chantée dans le grand chant des univers.

Un nouveau monde commençait par un point.



Et puis... un merveilleux épanouissement s'est produit.

Cette interminable ascension, solide, continue, comme de tout un arbre qui traversait ses siècles d'aspiration, de tout un être mortel qui arrachait ses innombrables morts, et peut-être toute la mort de la terre par une minuscule radicelle innombrablement communicante avec le vieil arbre d'un monde moribond, cette trouée sans fin d'un petit bonhomme nul et annulé, s'est soudain étalée, répandue, immensément déployée, comme une goutte qui rejoint son océan, comme un vide si longtemps vide qui retrouve son Plein, une mer lumineuse et si douce comme une première Mère au monde dans sa poitrine de tendresse d'avant les naissances, d'avant les chants qui finissent en pleurs, d'avant les sourires qui s'éteignent, les pharaons qui méditent sur leurs ruines dans le crépuscule rose du désert – c'était le silence immense d'avant nos cris, d'avant nos roses et nos rouges ou nos bleus qui finissent sur du noir, c'étaient d'immenses bras qui embrassent tout, apaisent tout, effacent toutes les blessures du monde et l'on pouvait couler à-jamais guéri dans cette mer silencieuse et douce comme s'il n'y avait jamais rien eu que cet Amour sans bornes au-dessus des mondes, des peines et des petites choses qui rampent et volent et peinent encore... et pourquoi ?

Il allait disparaître là.

Et puis il y avait encore quelque chose au fond de l'abîme qui tirait, appelait, comme une sublime Peine qui voulait sa fleur aussi, un sublime cri qui voulait son chant aussi et pour toujours, un Abîme sans fond, un trou terrestre sans nom qui cherchait sa prairie verte, un Secret jamais trouvé cognait-cognait pour trouver l'être derrière son ombre, la Doëlle pour toujours qui ferait chanter son chant et regarder sa beauté par des yeux immortels.

Alors il y a eu ce sublime Cri humain au bord d'une petite fenêtre, au bord d'un vieux mort qui allait mourir encore sur ses marches sans avoir marché jusqu'au bout, sans avoir trouvé son Sourire pour toujours ni dénoué l'énigme

que regardait ce vieux pharaon aux yeux clos dans le crépuscule rose du désert.

Alors tout s'est arrêté.

Les mers douces et infinies se sont recloses, la délivrance, la Paix qui efface toutes les peines a refermé ses portes sur ce cri mortel, et...

Il lui a semblé entendre la voix de la Grande Mère :

– Tu as passé l'épreuve du paradis des morts.

Et un terrible renversement s'est produit.



12

Le Renversement

Les marées se renversent mais c'est toujours la même mer avec ses équinoxes et ses passes lisses ou bouillonnantes, étranglantes ou accores. Mais cette Mer-là, ce renversement-là... ?

Comme deux mondes qui se renversent en un, et c'est un autre monde, et pourtant le seul monde qui ait jamais existé avant toutes les naissances et tous les chants, et nos peines, et c'est une autre musique, et pourtant la seule Musique qui ait fait battre ces millions de corps et ces milliards d'atomes plus innombrables que tous les sables de toutes les mers. Ça qui fait battre tous les battements, heureux ou malheureux, et nul n'est heureux parce que nul n'est ce qu'il EST, englouti et emmuré dans cet Abîme de pierre, là, sous nos ailes jamais ouvertes et envolées, légères et pour toujours. Nous ne sommes pas encore nés, pas encore notre chant. Nous sommes cet Abîme noir qui cherche sa prairie, nous sommes cette mort qui cherche à vivre.

Et soudain, cette Vie éclôt, cette Nuit et ces milliards d'atomes touchent

leur grand air libre et leur Soleil de toujours, comme deux mondes qui se retrouvent après des âges d'oubli, et c'est un seul monde avec son Soleil d'en bas comme son Ciel d'en haut, avec son chant innombrable des abîmes comme sa grande Musique des univers. Une même Terre trouée de bout en bout et c'est une autre terre, deux pôles contraires qui n'avaient jamais été contraires qui se fondent en une Étoile de toutes les étoiles, et c'est un même Point de tous les points qui pointillent enfin leur unique étoile, un million de voix muettes qui chantent leur ultime accord, un million d'atomes murés qui attendaient leur Note d'en haut pour sonner et résonner partout.

Un nouvel univers s'ouvrait sur un point.



Un point difficile, impossible.

Les portes de la disparition bienheureuse s'étaient refermées sur ce Cri d'en bas, cet appel d'un million de peines qui était monté depuis le bout des pieds seconde par seconde comme une coulée solide à travers un petit bonhomme Nil et nul, un vieil arbre meurtri qui n'en finissait pas d'arracher sa Nuit à la nuit de la terre pour rejoindre son soleil, faire éclater sa soif d'un million d'années vaines, un trou enfin dans cette vieille mort qui n'en finissait pas de mourir. C'était si solide que ça allait éclater d'un côté ou de l'autre.

C'était oui, ou c'était Non pour toujours.

Alors Yogmâyâ est venue, la Grande Mère. Elle a touché sans mot ce Non de la terre aux mers délivrantes et bienheureuses, Elle a touché ce même Non d'un homme à la vieille mort et... dans un Sourire tout s'est retourné dans une formidable coulée, la même coulée qui voulait son Oui pour toujours, son Chant à jamais partout dans un million de points qui étaient Elle-même.

Lentement-lentement et goutte par goutte, cette formidable coulée, cette cataracte cataclysmique, écrasante, s'est mise à descendre par ce petit bonhomme troué, descendre-descendre sans fin, irrésistiblement, implacablement, jusqu'à ce que ça touche ce désespéré-là jusqu'au bout des pieds, ce mécréant, cet espérant d'un seul espoir, ce criant ou ce créant d'une Vraie Vie enfin sur la terre et dans un corps vivant derrière ce sosie d'ombre.

Alors, dans ce petit point nil et nul, assis-là sur ces marches, immobile et raide comme une statue aux yeux clos qui regarde le vieux désert des siècles

dans le crépuscule rose, une petite note s'est mise à chanter.

Et il a ouvert les yeux



13

Un sourire

Longtemps, il est resté immobile sur ces marches dans un silence d'avant les mondes, il regardait sans voir, ce pur regard qui était un appel, ou une éternité qui se regarde elle-même, infinie et blanche, et qui voudrait peut-être se peupler de quelque chose, un inconnu à devenir et qui ne se sait pas lui-même comme ce grand nuage blanc de la mousson qui allait s'éparpiller, s'égrener comme des notes de neige sur la vieille terre changeante.

Un minuscule colibri orange et rose, presque doré, avec deux petites ailes roses est venu se poser dans la coupole de terre sous les amaryllis, il prenait son bain, oh ! avec quel délice il se plongeait et secouait ses ailes dorées, secouait cette minuscule pluie de joie fraîche et toute neuve, et se replongeait encore et encore pour goûter ce délice, puis il s'est envolé avec un cri.

Lentement, ce Nil et Nul retrouvait sa mémoire, ce vieux regard des Temps immenses qui appellent leur joie pas encore née, leur cri d'être encore et encore dans ce grand monde, ce mystère à lui-même.

Il a voulu bouger cette masse qu'il était, cette espèce de chose écrasante ou écrasée qui retrouvait sa gravité, ce Souffle solide et fulgurant qui coulait-coulait à travers ce corps de pierre réfractaire comme tous les petits cailloux du monde, ce vieux roc transpercé jusqu'au bout des pieds par cet Air inconnu et si dense et léger et fulgurant qui s'enfonçait sous ces pieds dans cette vieille terre, cet abîme immense comme la terre même, et chaque de cette respiration

impossible cognait-cognait impérieusement, irrésistiblement, massivement, comme si elle voulait devenir possible et toujours plus dans ces millions de fibres et de nerfs meurtris et d'atomes coagulés, comme si cette forme de Nil allait éclater dans... quoi ? un autre être inconnu. Il était pilonné-pilonné là-dedans avec chaque seconde de souffles, et il fallait bien respirer là-dedans ou claquer, et chaque seconde c'était oui et encore oui comme la seule chose possible au monde, comme le premier cri d'un premier bébé de cette terre inconnue impossible mais seule réelle au monde.

Il y avait ces amaryllis, cette azalée, la prairie qui frissonnait dans le vent. Il s'est levé, il a failli culbuter en arrière,, il fallait soulever cette masse qui était lui ou je ne sais quoi. Il a descendu la dernière marche, il voulait toucher cette prairie fraîche et neuve, toucher cette chose frémissante et vivante, il aurait voulu l'embrasser. Il a posé un premier pas, puis l'autre. C'était étrange, c'était un corps vacillant et comme ivre qui tanguait à droite, tanguait à gauche, un peu tremblant et incertain comme la prairie dans le vent, mais si lourd comme un vieux chimpanzé sur deux pattes de trop.

Il s'est retourné pour retrouver ses marches sûres, il a vu sa fenêtre, ses carreaux blancs, et une petite ombre grotesque qui le regardait. Il a ouvert la bouche et... Dieu sait ! il y avait un sourire qui le regardait.



Le prince sauvage et sa doëlle

Il s'est retourné brusquement.

Encore une fois il a failli perdre l'équilibre sur cette étrange terre mouvante.

Il y avait cette réalité, là, près du buisson d'azalée.

Un sourire qui le regardait.

Deux yeux un peu plissés dans leur sourire fendu, comme étonnés, un visage rond et rose, tout neuf comme le délice du colibri, et puis cette longue tunique retroussée jusqu'aux genoux, orangée et ensoleillée dans le soleil levant. Nil restait là, muet et médusé devant cette Réalité qui semblait plus réelle même que la prairie. Elle tenait un petit panier de paille à la main, elle était toute droite et immobile, comme des siècles souriants qui regardent. Il a plongé dans ce regard comme le petit colibri dans son eau fraîche – c'était si neuf et pourtant si connu comme de vieux siècles sans fond qui se retrouvent à leur source. Elle avait deux nattes brunes un peu cuivrées sur les épaules. Elle a fait un petit mouvement des mains comme si ça voulait aller vers lui.

– Mais... d'où sors-tu ?

Nil restait court, il ne voulait pas rêver encore. Ou bien était-ce la Réalité qui voulait rêver... avec lui.

Elle a souri encore, si légèrement, et ses lèvres ont bougé sur des paroles sans mots qui voulaient perler la douceur de leur rosée sur la prairie de ce matin.

– Qui t'a menée là ?

Elle a fait un pas vers lui, ouvert son panier de paille comme pour chercher quelque chose... Puis elle a dit tranquillement avec une petite émotion qui bruissait comme la caresse du vent sur les premières feuilles :

– Je cherchais...

Les premières gouttes de la mousson se sont mises à couler sur l'azalée, là où Yogmâyâ, la Grande Mère lui avait dit : « Frappe et frappe au carreau blanc et ce sera. »

– Je cherchais des baies sauvages dans le forêt puis j'ai dormi, puis je suis venue ici.

Elle a pris dans son panier une poignée de petites baies rouges.

– Et toi, qui es-tu ?

– Je ne sais pas.

– Tu ne sais pas ! Mais tu es mon prince sauvage ! Alors j'ai suivi le petit torrent qui coule de tes arbres et je suis montée jusqu'ici.

Elle a ouvert les mains, des mains fines et longues et roses, et lui a tendu trois, juste trois graines de nâgua.

– Et que cherches-tu ?

– Je ne sais pas.

Elle a ouvert la bouche, frappée d'étonnement.

Les grosses gouttes drues de la mousson se sont mises à frapper les grands

eucalyptus et l'azalée.

– Viens sur mes marches, sous le portique.

– Mais c'est bon la pluie !

Il a pris les trois graines rouges et cette main douce et chaude comme la gorge de son ami l'oiseau.

– Tu es ma Doëlle.

Et la mousson est tombée comme une cataracte.



15

Un autre être sur la terre

– Eh bien... la terre est contente.

D'un petit coup de tête, elle a rejeté ses nattes dans son cou.

– Pourquoi habites-tu si haut ?

Il est resté coi un moment.

– Je ne veux pas de leurs hommes grouillants, ils sont laids. Je ne veux pas de leurs lois. Ni de leur bien ni de leur pire, ni de leurs frontières. Plus rien ne chante dans leur cœur.

– Oui, ce sont des hommes mécaniques.

Et le silence s'est enfoncé dans l'allégresse des nuages crevés.

C'était un silence si doux auprès d'elle, comme si, l'on y sentait l'odeur de la forêt par ses mille trous de soif, ses millions de feuilles échevelées. On s'enfonçait là par des siècles chantants qui humaient la joie de pousser et la splendeur d'être partout dans une rondeur de terre respirante et battante. C'était tout plein d'un amour qui grandissait dans son propre amour d'être là et encore

là et toujours plus, sans commencement ni fin – ça commençait à chaque seconde qui pouvaient être des siècles parce que ça n'avait rien d'autre à faire qu'à baigner là comme le petit colibri dans son océan de délice, et laisser la Merveille faire son propre émerveillement... pour nul regard, ou peut-être un même regard partout. Un silence près d'elle qui coulait sans fond comme dans une immense Mémoire sans âge qui contenait tous les âges.

Il y a eu des peines aussi... après.

– Et toi, petite princesse, où habites-tu, d'où viens-tu ?

Elle a tourné la tête soudain... vers rien, et c'était quelque chose qui a filé trois minutes après, sorti d'une odeur de résine dans le grand cyprès, avec un bout de nez rouge et malicieux, et une longue queue : trois petits bonds dansants.

– Tu vois, c'est notre écureuil de Malabar. Moi, j'habite la forêt depuis toujours, j'habite un vieux chant qui murmure avec les arbres et se répète au printemps avec le cri de la huppe et de l'aigrette dans l'étang. J'avais des parents d'hommes il y a longtemps, si longtemps : un père, une mère disparus de l'autre côté des mondes, qui cherchaient je ne sais quoi quand tout était là sous leur nez et leurs yeux, dans l'odeur d'un écureuil ou le chant du merle bleu. Ils n'y voyaient rien, ils n'entendaient rien. Il y avait un musicien aussi. J'ai cueilli ces baies sauvages pour toi et je ne le savais pas, et je le savais depuis toujours.

Elle a mis toute une poignée de baies sauvages dans sa main.

– Voilà ; c'est pour toi. Et toi, que cherches-tu sous tes yeux et dans ton cœur, ne vois-tu pas ?

– Moi, je suis né dans les peines d'après. Dans ces hommes aveugles et sourds qui n'entendent que l'écho de leurs propres murs et le bruit de leurs machines, ces amnésiques de leur grand chant. Je cherche... Ah ! je cherche un autre être sur la terre d'après ces fous ignorants, d'après cette espèce meurtrière et mortelle.

– Eh bien, frappe et frappe dans ton corps comme la mousson sur cette terre. Et ce SERA.

– Sans toi, rien n'est, que des peines encore et de gentils doëls qui meurent au bord d'un reflet d'eux-mêmes – tu es ma Doëlle pour toujours et ma princesse de Nouveau monde.

– Eh bien ce sera.

– Ensemble

– Ensemble

La même voix que Yogmâyâ. Était-ce sa fille ?

Et avant qu'il ait eu le temps de dire ouf ! elle a disparu par le chemin de l'écureuil.



16

Les bandelettes du pharaon

Longtemps encore, il est resté à respirer cette odeur de la forêt qui était venue avec elle, comme de longs siècles verts qui montaient vers leur source, de longues fougères ruisselantes et amoureuses. Maintenant il savait : il n'avait qu'à appeler « Doël, Doël ! » et elle serait là, ce n'était de l'autre côté d'aucun reflet, d'aucune magie ou illusion, c'était là, sans mort ni paradis, peut-être était-ce la Magie même qui porte les univers dans leur grande onde – la mort, c'était l'Illusion même : « Tu veux la réalité ou tu veux l'illusion ? » disait Yogmâyâ, la Grande Mère de notre Magie inconnue, notre petite magie dans un cœur qui bat, une feuille qui ruisselle, une pierre qui brille. Il avait dit Non aux mers lumineuses qui engloutissent là-haut, il voulait les millions de petits ressacs qui chantent et frissonnent dans une herbe, un écureuil, un bout de granit, un bout d'homme qui ne se sait pas, et qui meurt parce qu'il ne se sait pas, un monde qui gémit parce qu'il ne connaît pas ses abîmes solaires ni ses racines et radicelles innombrables qui cherchent leur source d'en bas comme leur ciel d'en haut – un trou qui ne se referme pas sur une tombe. Et c'était peut-être le Nouveau Monde troué, l'Avenir qui attendait là depuis toujours, depuis des millénaires qui peinaient pour trouver Ça enfin. « Frappe et frappe... »

Mais cet autre être, comme ça se fabrique ?

C'était peut-être en pleine fabrication dans ce bout de Nil écrasé sous cette terrible cataracte... incompréhensible. « Comprendre », c'était prendre dans son dos et dans un million de fibres récalcitrantes. Ça se fabriquait pas à pas et seconde par seconde comme la sève irrésistible qui grimpe dans l'arbre. Mais c'était une sève à l'envers.

Formidable sève.



Étrange monde...

Ce Nil et Nul avait connu des siècles d'étrangeté et toujours il avait été contre, et maintenant c'était un Oui sidérant qui ne voulait rien dire, mais qui voulait *faire*. L'inconnu, c'est difficile. Parce que notre « inconnu » est toujours par rapport à un certain connu, même en d'autres galaxies et sous d'autres têtes bizarres qui concoctaient en plus ou en moins notre vieux roman d'homme ou de singe inachevé, et là c'était notre vieille galaxie et sa vieille terre, si belle, qui faisait éclater son propre miracle ou son cataclysme dans un petit bonhomme troué avec deux pattes quand même qui n'y comprenait rien.

Bon, alors il s'est mis debout pour tâter cette vieille prairie vacillante et si belle avec ses petits trèfles jaunes éparpillés comme des grains de beauté tremblants sous la mousson soudaine. Ça sentait bon, mais il ne savait plus au juste comment respirer cette cataracte, c'était comme un autre air au milieu du vieux vent d'Est, paraît-il, mais où était le Nord et l'Ouest dans cette vieille boussole qui roulait et tanguait sous ce formidable Souffle d'aucune terre connue.

Alors il a regardé avec les yeux de son corps ébahi et de ses sens habituels et parfaitement maritimes, mais plus rien n'était comme d'habitude là-dedans, ça roulait comme sur le pont d'un bateau qui n'était plus à lui, ça cognait contre quelque chose de dur qui n'était pourtant d'aucun récif, ou peut-être étaient ce ses vertèbres, ses côtes, cette membrure, ces pattes mal arrimées qui étaient le récif même – tout ce truc articulé avec des millions de symétries invisibles qui soudain faisaient sentir leur poids d'homme, leur résistance solide à cet air écrasant. Comme s'il était rentré soudain dans une tombe. Comme un vieux pharaon surpris qui découvrirait une à une ses vieilles bandelettes.



Voyons, voyons ! se disait ce vieux Nil maritime et réaliste qui cherchait son cap. Dans n'importe quel monde il y a un cap ! et c'était notre monde même qui avait perdu le sien.

Il a regardé ce phénomène.

Il a regardé ce vieux Nil assis sur ces marches d'antan qui tenait son petit doël mort dans ses mains, et ce vieux cri des siècles morts, ces peines jamais mortes qui se ramassaient soudain dans une intensité brûlante, en un point-lui qui était comme des millions de lui une fois de plus, dans un monde inacceptable – c'était oui ou non. Et non, c'était la mort une fois de plus. Alors il y a eu cet éclatement au sommet de cette carapace pensante et peinante, et tout-tout son être comme troué de foudre blanche a commencé à monter-monter depuis la plante des pieds et d'en dessous, du fond de ces ténèbres de Mort qui étaient comme toutes les ténèbres de la terre et toutes ses morts en un point : Une marée de puissance solide, abyssale, comme tous les cris muets d'un million de milliards d'atomes qui éclataient au grand jour de cette terre et montaient-montaient vers leur soif de toujours, leur Soleil de toujours et traversaient cette singulière trouée mortelle, humaine, qui béait sur un point de cette planète. C'était long, c'était interminable cette montée, seconde par seconde, qui étaient peut-être des siècles et ramassaient tous les âges de ruines et de sépultures et de prisons sous un masque ou un autre, des millions de masques mortels qui faisaient semblant de vivre mais c'était la mort toujours qui courait, cruelle et jolie et fardée ou souriante et fraîche encore pour courir encore après sa tombe. Et puis...

Et puis soudain ce grand large sans murs autour, ces mers immenses et lumineuses et blanches et silencieuses sans un rivage nulle part, sans un ressac de peine, cet infini de douceur comme les bras d'une Mère de toutes les mers, et l'on pouvait disparaître là dans une éternité d'amour.

Et puis ce Cri d'en bas, cet appel d'un million de peines dans leur abîme scellé, leur mort encore.

Alors ce terrible renversement incompréhensible qui battait maintenant dans cette prairie, ce vieux pharaon qui tirait son masque pour respirer. Et ce n'était plus l'air d'avant.

C'était quoi ?



Le dernier inconnu

Une page blanche ou une plage blanche... sur la terre. Quelque chose, un premier pas incertain et vacillant dans une grande onde toute-puissante qui appelait un autre pas et un autre encore comme à la recherche de sa propre musique ; ça se respirait à peine, ça se cherchait soi-même comme pour être encore et encore et partout soi-même. Ce petit quelque chose, ce premier pas d'un Nil et nul, ou quoi, roulait avec cette onde légère et fulgurante qui devenait solide et écrasante en traversant ce bout d'homme : on inspire, on expire. Mais en arrivant au bout des pieds, ce premier souffle cognait-butait contre un quelque chose de dur et rebondissait vers le haut comme pour rechercher sa deuxième respiration qui redescendait aussitôt solide et écrasante dans le même petit bonhomme, et re-cognait-butait contre ce même roc invisible sous la jolie prairie et rebondissait encore là-haut pour retrouver son troisième souffle – ça ne s'arrêtait plus une seule seconde : ça descendait-montait, redescendait-remontait et rebondissait toujours, il fallait bien respirer à chaque seconde, faire un pas et encore un, comme s'il fallait trouer-enfoncer cette espèce de chose dure sous les pieds, ce mur abyssal, cette carapace qui semblait revêtir tout entier ce déambulant malgré lui, ce respirant malgré lui, et il allait un pas et encore un, comme une pilonneuse respirante et marchante et chancelante dans cette tendre prairie qui frémissait sous la mousson, qui était peut-être la même grande onde battante qui faisait bouger tout, respirer tout, le brin de lavande et les étoiles à la recherche de son grand rythme sans bornes, sans rien qui arrête, sans murs autour. Et pourtant... pourtant c'était de ce Mur même , de ce roc abyssal, de cette vieille tombe de toutes les tombes qu'était monté ce Cri, cette vieille soif d'un million de déserts qui appelaient leur Source enfin, d'un million d'atomes

murés qui voulaient leu grand large et leur pulsation à l'air libre dans un seul et unique battement, d'amour peut-être.

Ça montait-descendait-rebondissait-remontait et redescendait encore, sans fin, comme une mousson de tous les cieux, comme une cataracte ou un cataclysme qui voulait sa grande respiration partout et sa trouée pour couler à tout jamais à travers tout.

Un cataclysme silencieux.

Un premier pas mystérieux d'une autre espèce sur la terre.



Il était sur ses marches encore, dégoulinant partout de cette mousson bienheureuse, comme un arbre rafraîchi qui voulait monter encore et encore, comme une sève qui s'arrachait à sa nuit et à son roc, c'était comme il y a des millénaires, c'était la même substance et pourtant ce n'était plus pareil, c'était le même air, peut-être, mais bu autrement, touché autrement par d'autres organes inconnus qui frayaient leur passage à travers cette vieille coque résistante et haletante – les moyens du bord avaient perdu le Nord et leur quille, ça naviguait on ne sait plus où ni dans quoi sur une petite prairie pareille, ça naviguait peut-être partout avec les feuilles fouettées dans le vent, avec la falaise et le petit colibri dans son océan de délice, mais lui sur deux pattes branlantes, n'était dans nul délice, ou peut-être était-ce *le* Délice qui se cherchait lui-même et se cognait dans cette vieille carcasse périmée, c'était une espèce périmée et moribonde qui voulait respirer encore et encore cet autre air impossible, cette autre vie impérieuse et écrasante, ou rentrer dans la tombe une fois de plus.

C'était ce « une fois de plus » qui était inacceptable.

Alors il a regardé encore une fois ce truc mortel, il a regardé son petit doël au bord d'une fenêtre...

Mais il n'était pas mort ! Et c'était un autre coup de foudre dans cette vieille coque. Doël n'était pas mort ! sauf pour lui, cet imbécile de Nil sous son crâne pensant : le petit doël n'avait pas touché son amour, il n'avait plus personne, plus sa doëlle de toujours pour qui chanter. Alors le chant s'est arrêté.

Et voilà tout.

Alors cette vieille espèce périmée n'avait pas trouvé son chant, ce vieux monde périmé et ces vieilles ruines n'avaient pas trouvé leur chant, et il allait

s'engloutir une fois de plus dans le crépuscule des pharaons.

Nous sommes le dernier inconnu dans cette espèce qui connaît tout, sauf sa propre énigme sous les décombres.



Alors il a crié une fois de plus.



18

Maintenant sur la Terre

Il a crié.

– Doëlle, Doëlle, et ma princesse de toujours ! mon sourire où es-tu

La mousson battait-battait comme dans une frénésie.

Elle est apparue par le chemin de l'écureuil, souriante – mon Sourire – et rose et dégoulinante comme après un bon bain, elle chantait :

Je suis de toujours, ô mon prince sauvage
et mécréant

Je suis ta soif, ton cri

depuis toujours

dans les ruines et les déserts

J'étais là toujours

sous tes morts et tes chemins

dans rien
J'ai crié avec toi, désespéré avec toi
J'étais ton espoir toujours
J'étais ton chant malgré toi
J'appelais ton pas et encore un
Je tisonnais ta brûlure, ta blessure
Je voulais tant et tant
qu'un homme enfin
un vieux mécréant des dieux, des diables
Brise sa prison, ses frontières
son illusion jolie ou noire
ses cieux, ses enfers
J'attendais depuis toujours
ô mon oiseau sauvage
que tu frappes et frappes
à ma fenêtre
et me délivres de ma nuit dans la pierre.

Et ce Nil et Nul a pris ces mains fraîches et roses, comme un noyé.

– Tu es là. Je ne sais plus rien, je sais toi. Je ne sais plus comment on fait pour vivre. Et je t'aime, même si je meurs demain.

– Mais petit serin ! tu touches à la Vie même, la deuxième vie, sans tombes, sans murs, sans rien qui arrête nulle part, sans rien qui sépare. Et demain, c'est Maintenant sur la Terre.



Il y eut un silence comme une goutte d'éternité sur la terre.

La mousson s'est déchirée dans un rayon de soleil qui allumait subitement les feuilles, les amaryllis là sur une émeraude vivante, tremblante, comme si tout répondait, se répondait, là, sur cette terre trouée de stupéfaction, sans ici ni là, sans coupures nulle part, sans haut ni bas, ni toi ni moi, ni grand ni petit : une seule Grandeur subite qui s'embrassait elle-même dans un million de Moi partout, dans un Silence vibrant comme une Musique qui se comprenait partout, rejoignait tout dans une seule goutte d'un océan sans bornes.

Nil s'est levé sur ses jambes vaguantes, il a joint comme pour saluer ce

Moment, failli basculer sur le pont de cette prairie mouvante, ou émouvante, dans ce Souffle écrasant qui montait des abîmes, descendait on ne sait d'où et pilonnait-pilonnait impérieusement, inlassablement cette vieille coque et son bonhomme stupéfait qui n'y comprenait plus rien, pilonnait peut-être toute la terre dans un même cataclysme sans bornes. Il n'y comprenait plus rien et personne ne comprenait plus. C'était un nouveau monde qui basculait dans... quoi ?

– Mais... a balbutié Nil.

– Il n'y a pas de mais, petit serin que j'aime.

Elle a posé un doigt sur cette poitrine battante.

– Tout est là. Frappe et frappe au carreau du monde. C'est à toi de le découvrir maintenant.

Et elle a disparu avec un petit pas de danse et un sourire.



Le survivant des mondes

Découvrir quoi ?

Il avait mille fois découvert sa mort. Et ce monde maintenant avec ses papes à perpétuité, sa science, ce sommet de la mort bénie et triomphante, ce grand macaque organisé et sanctifié par ses dieux et par ses diables, cette terre meurtrie et chaque fois ruinée, avec quelques cœurs douloureux là-dessous qui ne savaient pas quoi et mouraient sous leur peine muette.

Et on recommence.

La mort vaincue pour un petit bonhomme nil et nul, pour un petit doël tout

seul, ça n'avait pas de sens ! rien pour qui chanter, rien que des millions de petits macaques grinçants et discourants, démocratiques et bon chrétiens et nom d'un chien ! « Frappe et frappe », et à quel carreau blindé du monde ?

Un jour, un petit poisson n'avait-il pas frappé contre un rocher, suffoqué, là, sur une plage nulle. C'était pareil, c'était il y a des millions et des milliards d'années ! Recommencer tout ça ? pour qui, pour quoi ?

Mais il avait entendu ce Chant, nom d'un chien !

Ça existait quelque part et *pour* quelque chose.

Il cognait-cognait contre son rocher.

Il n'y avait nul Ciel pour s'évader.

– Ô ma princesse, me diras-tu ?



Naturellement elle ne disait rien.

« Petit serin ! » il l'entendait encore. Comment passe-t-on du serin à la mouette jolie sur la Côte sauvage et écumante ?... Il faut ouvrir la cage, il n'y a pas de manuel pour ça ! c'est à *faire* avec sa soif, avec sa question même battante et peinante et écumante sur ces vieux rochers. D'ailleurs, il avait trouvé tout ça là-haut, ces cieux, ces délivrances nulles, il avait fini son métier de singe désespérant. Il avait jailli dans cet autre Air –impérieux, écrasant – mais pourquoi cet écrasement ! Ça pilonnait-pilonnait cette espèce de chose dure là-dessous, comme un Non irréductible sous ses pieds, sous la prairie jolie. Il était comme une bielle de locomotive qui cognait-cognait pour rebondir encore et jaillir encore dans un autre souffle, ce perpétuel Oui qui l'aspirait pour expirer dans ce Non inlassable de Fer et de Roc – « Non », c'était la mort même, irréfutable comme les millénaires mêmes, comme les millions d'espèces disparues dans un même trou. Il fallait trouver ce trou, trouver la Mort, ce Non inlassable qui *appelait* son Oui – on ne pouvait pas s'arrêter de respirer ! On ne pouvait pas dire « pouce », je m'arrête. C'était tout déclenché, comme les étoiles et les marées et le ressac sur la falaise jolie. C'était irrésistible comme le commencement d'un Âge, et peut-être de tous les âges, une géologie sans fin qui arrachait son propre secret au fond du trou. Et ça pilonnait-pilonnait ce survivant d'un millier de mondes et d'espèces disparues dans leur trou. Allait-il disparaître comme les vieux pharaons pour laisser le passage à ces macaques triomphants et

pérorants comme si c'était le but des Âges et d'un million de peines sous les décombres ?

Même s'il n'y a qu'*un* doël, il respirera *pour* que quelques petits doëls nouveaux puissent respirer et chanter dans un monde nouveau. Il fallait survivre, passer le Mot.



Mais c'était étrange.

Impossible et de plus en plus impossible.

Cet autre Air qui s'était renversé, ces quelques gouttes d'une formidable cataracte qui avait traversé ce petit bonhomme troué, non seulement se précipitait comme de la foudre solide, mais augmentait son débit, si l'on peut dire, jour après jour, du matin au soir et seconde par seconde, et densifiait son flot incoercible et se heurtait, s'enfonçait dans un trou de plus en plus dur, épais, résistant comme de la super-matière, et immense, sans fin, comme si c'était *toute* la terre agglomérée qui ramassait son Non irréductible, des millénaires et des millions d'années durcies qui dressaient leur croûte, couche après couche, comme de la Mort empilée.

Est-ce qu'il allait éclater, se volatiliser, ou se casser en mille morceaux de squelette irréductible, en un milliard d'atomes caparaçonnés et tournoyants qui gravitaient follement autour d'un microscopique point ou nœud ou centre de Non cosmique – comme la Mort même qui avait bâti ce monde et toutes les galaxies qui tournent autour. Et ce même Oui implacable, suprême, qui *voulait* autre chose.

Comme Lui-même contre Lui-même.

Un cataclysme divin.

Est-ce que cette Terre, maintenant, allait sauter une fois de plus ou céder – s'ouvrir en deux sur le Miracle de toutes ces peines ? Sur ce grand chant d'une petite plage qui appelait un pas et encore un pour découvrir des millions de fois sa sublime Note.

Il fallait survivre, trouver la Note qui change tout.



L'air d'après

Étrange, tout de même.

C'était ce Non qui appelait ce Oui, un Abîme des abîmes qui refusait et *voulait* jaillir de ses ténèbres. C'était comme la première tombe de toutes les tombes. C'était plus profond que nos peines et nos tombes, c'était d'avant les pharaons mais avec leur regard par-delà les ruines. C'était comme la première Énigme qui se regarde elle-même. Nous sommes dans une petite histoire d'une formidable pré-histoire qui contenait ce point, ce noyau, cette semence des mondes – n'allait-elle pas fleurir ? ici, sur cette terre.

Tout de même c'était bizarre.

C'était le contraire de tout.

À mesure qu'il s'enfonçait là-dedans, jour après jour, et il semblait que les décades passaient, toujours plus denses, plus irrespirables et il fallait respirer quand même, plus invivables et il fallait vivre quand même – lui, ce petit Nil pas mort mais chaque seconde était précaire, comme au bord de... Il voyait par mille trous de son corps, il touchait par mille blessures, il écoutait dans un langage sans mots et immédiat, le grand chaos du monde, la grande marée qui montait-montait comme un dégoisement hideux : les frontières des petits hommes géographiques qui craquaient partout, les pointillés qui sautaient comme des confettis dans un carnaval sinistre à coups de bombes humanitaires ou de haut-parleurs hypnotiques et perfides partout ; tout le monde était la menace de tout le monde, chacun voulait tout prendre, tout dominer, tout convertir à ses finances ou à sa loi ou à son dieu particulier, et on ne savait plus qui était diable ou dieu, casqué ou calotté, de noir et de rouge ou de blanc pontifical, tous les bandits se réclamaient des « droits de l'homme », tout le monde savait tout et ne savait plus

rien, c'étaient les torts et les raisons d'un million de petits macaques grinçants qui grimpaient à tous les arbres, tous les trônes, un million de singeries fardées et masquées qui envahissaient toutes les frontières, toutes les oreilles dans un abrutissement partout, et les yeux dans une brume grandissante et suffocante, même les arbres dépérissaient, et finalement même la géologie se révoltait et crachait ses volcans ou des cyclones un peu partout. La terre en avait de cette espèce savante et dévorante. Et les hommes qui restaient hommes, traqués et hors-la-loi, se cachaient dans leur douleur impuissante ou dans une question brûlante et sans réponse.

C'était la Terre elle-même qui devait répondre.

C'était l'Abîme lui-même qui dégorgeait sa vieille Évolution, c'était la vieille mort qui se débattait pour vivre encore sous l'écrasement de cet air irrespirable.

Mais...

Mais c'était la mort de la Mort. Le vieux rocher du fond qui faisait éclater son Miracle sur une petite plage neuve. Et meurt qui n'ose pas respirer l'air d'après, comme les amphibiens ratés.

Il y a une dernière métamorphose à faire.



Et le temps passait.

Et c'était perpétuellement au bord de...

Et ça n'éclatait pas.



Le Rocher

Nil, le vieux nil et nul, écrasé et meurtri dans tout son vieux squelette irréductible et obstiné regardait loin là-bas dans une brume réverbérante qui montait derrière les arbres, derrière ces où quelque chose manquait toujours, et qu'est-ce qui manque ?

Était-il las ?

Et subitement il a crié :

– Doëlle, Doëlle, j'ai besoin de toi !

– Mais je suis là !

Elle est sortie de rien, de l'herbe tremblante ou d'une luciole de brume.

– Je suis là toujours ! je bats et me bats avec toi, mais tu n'y vois rien ! tu as encore tes vieux yeux de peine.

– Les yeux de mon corps ont besoin de te voir, les mains de mon corps ont besoin de te toucher, de t'embrasser encore. J'ai besoin de la musique de ton regard.

Elle a posé ses bras sur ces épaules déchirées, son sourire sur ce vieux front plissé et creusé d'ombres comme des ravines.

Il a fermé les yeux... comme s'il ne pouvait pas supporter ce long regard des siècles vivants qui s'enfonçait au fond comme un puits de tendresse, comme si c'était ça qu'il attendait toujours, depuis toujours, sa Doëlle toute là qui avait cogné-cogné à ses carreaux depuis des âges.

Il a fermé les yeux jusqu'au fond de sa vieille nuit comme si tous les âges étaient là dans une seconde éblouie d'amour, comme si toutes les questions fondaient dans leur sublime réponse , là au fond de ce trou de toutes les peines et toutes les tombes. Et quelque chose a éclaté dans ce ramassis d'hommes. Comme un tremblement de terre, comme un souffle léger qui fusait du fond des nuits sur une petite plage blanche.

Et tout était changé.



Toujours c'était la lutte, la guerre contre soi-même et contre tout, comme si le bonhomme était fait d'un Non criant, comme des siècles le dos au Mur du prochain fusillé, comme une brûlure sur le prochain bûcher, c'était coagulé comme le premier vertébré qui doit apprendre son monde ; et survivre c'était mourir toujours avec une mémoire de peines indélébiles, c'était inscrit dans la langue de la race, c'était le premier mot du monde et le dernier avec quelques chansons entre deux pour oublier. C'était un millions de Murs qui faisaient une Loi indestructible, c'était toute la Terre dans une impitoyable gravitation d'atomes sous des étoiles pareilles, sous le regard d'un Dieu inexpugnable qui vous renvoyait aux paradis toujours ou aux enfers ; mais l'Enfer c'était nous-mêmes toujours dans notre trou d'homme, dans notre rocher pareil où quelque lichen premier s'était collé. Et puis...

Et puis le Rocher éclatait.

Et puis l'immémoriale Mémoire éclatait comme le vieux carreau où se regardait un reflet de doël chantant, tout là, tout dehors sur la prairie jolie, tout mort parce qu'il avait perdu son amour de toujours et il n'y avait plus rien pour chanter, plus personne pour qui chanter. Et toute la terre avait perdu son chant.

Et puis cet Amour de toujours l'a regardé jusqu'au fond de son trou immémorial, et ces millions d'atomes murés ont soudain jailli au grand air dans leur grande onde délivrée, dans leur chant qui fut d'Amour toujours. Comme si ce regard-là reconnaissait son semblable dans le Non même de la Matière, dans ses atomes. N'avait-il pas regardé déjà ce Non d'un vieux poisson pour faire jaillir le cri d'une mouette sur un rocher tout seul ?

C'était une petite plage blanche qui fusait dans un souffle léger, c'était le monde comme pour la première fois au monde.



Un premier malheur

Doëlle avait disparu, elle souriait un million de fois, dans le ressac et les lichens qui allaient faire cette petite bête et cette autre, appelées par ce sourire, roulées par cette grande onde qui voulait son chant dans les galets et la lavande légère sur les falaises du monde, et d'autres étoiles pour faire des milliers de mondes de sa joie. C'était l'immense harmonie des petites bêtes et des grosses, de l'écureuil curieux, et du lion rugissant et de la mouette dans le creux de la vague et de l'aigrette blanche sur le champ de riz, et tout était nourrissant et fécondant – personne ne se posait de question, c'était là, tout vivant et marchant, un pas et encore un appelé par le prochain mystère, par la joie d'une découverte à faire, un million de découvertes toujours plus vastes, poussées et poussantes, bourgeonnantes et assoiffées d'un Regard là-bas qui voulait son grand Mystère béant dans tout, son plein ciel d'amour et sa grande onde ondoiyante à travers tout, dans l'infime galet et les mille creux de la falaise pour faire jaillir son écume légère. Mais toujours, personne ne posait de question, nul regard ne rejoignait ce Regard-là, nulle palpitation n'embrassait, ne touchait ce Battement-là, comme l'amour caresse son Amour de toujours avec ses mains, son corps frémissant.

Au bout des pas et des âges, après bien des écureuils curieux, vint un premier malheur au monde, un regard qui regardait son propre mystère, un premier mur qui étouffait, qui sondait sa lumière disparue, sa joie perdue – qui cherchait son amour dans mille visages changeants, qui poussait ses premières dents pour prendre et mordre et saisir sans jamais toucher son propre pouvoir enfoui... Et des forteresses se dressèrent parmi les sables hostiles, et tout était hostile. Et la question s'enfermait, s'engluait, s'embourbait dans les marécages d'une pensée, de mille pensées possibles, et tout était impossible ; tout s'affrontait et se confrontait et empoignait sa petite lueur saisie pour établir son dieu infallible, sa loi, ses mille lois toujours plus sûres et toujours écroulées sous d'autres ruines. Chacun cherchait « le moyen » qui sauve tout, déchiffre tout, explique tout et domine tout. C'était le règne du plus fort en mathématique macaque et en magie électronique par mille lignes hypnotiques qui ne

communiquaient avec rien que son propre vacarme, qui nouaient tout le monde dans un même paquet mortel et de plus en plus meurtrier et suffocant. Comme si le monde même priait pour mourir, cherchait le moyen infaillible pour mourir de plus en plus vite et disparaître de cette damnée planète.

Plus personne ne regardait, sauf des microscopes indubitables, et des télescopes et des stéthoscopes d'homme malade.

Mais il y avait enfin, après des ans et des peines, un Homme qui regardait et posait sa suprême question dans les décombres de notre histoire et qui touchait ce vieux Rocher irréductible sous le Malheur des âges.

Et ce premier malheur contenait notre suprême clef : ce grand Regard au fond de tout qui se cherchait lui-même, ces mille peines et toutes ces larmes vaines qui creusaient et creusaient dans leur trou muré et muet pour délivrer la Note qui change tout, ce premier Délice des mondes qui avait fait rouler sa vague et son écume et ses milliers d'espèces pour écouter partout, entendre partout dans un million de ressacs de lui-même, un million de couleurs et de notes de lui-même, un seul grand Chant de beauté et d'amour.

Il n'y avait qu'un Moyen au monde, et ce moyen marchait avec nous.



Le petit serin

Et le Rocher avait éclaté.
sous un premier regard.
Et Yogmâyâ regardait.

– Alors, petit serin, tu vois comment c’est !

Cet écrasement et puis subitement ce monde léger, ces atomes délivrés comme s’il pouvait voler, danser ! comme si son corps était pris dans la grande onde.

Il y avait un sourire, si exquis, si tendre dans ces yeux, un peu moqueurs, et profond, sans fond, comme si l’on était saisi par l’Amour même, de toujours et pour toujours, on pouvait s’engloutir là, avec délice, tous les siècles et les mondes et les peines étaient abolis dans leur Mère et la Mère de toutes les mers du monde, sans borne, sans rien qui ferme nulle part, sans ciel là-haut.

– Tu voulais la réalité... Je te la donne.

Et Yogmâyâ, la Grande Mère, la Magicienne des mondes, disparut des yeux éberlués de ce petit serin qui avait perdu sa cage.

C’était sur la terre, c’était maintenant d’un Temps qui avait oublié ses minutes et ses secondes, d’une terre qui avait largué ses amarres et ses frontières, ses latitudes, ses longitudes, ses distances mille fois coupées dans mille petites boîtes, ses ici-là-bas : tout communiquait instantanément, comme si tout était partout à la fois, chaque goutte comme l’océan tout entier. Et c’était terrestre, c’était dans un petit bonhomme sidéré, tombé de quelque étoile inconnu, nouvelle, tout était nouveau, comme une première fois sur la terre – ou bien était-ce la terre de toujours qui découvrait sa première fois ?

– Voyons-voyons ! se dit ce petit serin, qui était peut-être colibri ou canard sauvage sur une prairie jolie, pareille, mais qui avait gardé sa tête un peu trouée, et ses pattes étranges, sans poids, comme s’il avait envie de danser... C’était peut-être la terre qui avait perdu sa boîte ?

– Doëlle, Doëlle ! où es-tu ? *Ma* doëlle.

Mais elle était là, sous son nez subit qui respirait les fleurs, la forêt pareille, mais c’était un autre air, comme si tout était savoureux, nourrissant. Elle avait son visage rond et rose, ses yeux fendus en amande dans un sourire un peu moqueur, et si tendre.

– Enfin, tu vois clair ! mon prince, mon gentil prince sauvage, où donc étais-tu tout ce temps-là ?

Il a cligné des yeux, il n’en croyait pas ses yeux. « Où j’étais ? »

Il s’est assis, l’herbe était si douce, elle le caressait d’un million de doigts, l’air frémissait dans les feuilles, c’était comme une immense douceur à perte de vue, comme s’il sortait d’une longue maladie. Et sa doëlle, là, comme s’il la voyait toute entière pour la première fois, elle semblait irradier loin-loin à l’unisson de tout ce qui est. Une immense harmonie partout. Comment était-ce possible ?... comme s’il comprenait pour la première fois comment, pourquoi

son petit doël chantait, pour rien, pour tout, pour le soleil qui se lève, pour la pluie, les vents, pour la gloire d'être au monde. Tout était un sacre.

Il a posé ses paumes sur cette terre comme pour l'embrasser, la bénir. Il ne savait pas chanter, mais son cœur, son âme étaient un cantique de gratitude. Il a regardé sa doëlle pour lui, et il n'y avait que de l'amour, l'amour comme on respire, c'était si simple !

– J'étais dans un temps lourd.

Alors ce vieux monde est remonté avec ce vieux vaurien sous son pont, comme un cauchemar d'un coup d'œil.

– J'étais dans l'Âge de pierre.

Il a regardé ce bout de granit gris-noir sur ces marches où il s'était tant assis, brûlant, priant les dieux ou les diables, défiant les cieux, les enfers et toutes leurs lois. Et tout d'un coup, c'était une révélation : mais !... cette Matière, ce granit, cette pierre, un mur, c'était plat et sec et dur, et c'était *moins solide* que cette cataracte écrasante ! La pierre, c'était comme une croûte sans vie, c'était une matière aveugle qui cachait son vieux secret sous les pieds, tandis que « ça » qui écrasait, c'était si dense, si intense et chaud, doré, c'était comme la vie de la Vie, comme l'essence vivante de la Matière qui venait traverser cette croûte, ces millions d'atomes murés, c'était comme de l'Amour coagulé, défendu par un millier de tourbillons noirs et gravitants sur eux-mêmes, défendu et défiant comme un suprême appel à notre âme et à notre corps : veux-tu la vie ou la mort – jusqu'à ce que cette essence d'Amour, cette Matière essentielle touche sa dernière molécule, son suprême Noyau qui se reconnaît lui-même, et tout éclate d'Amour, pur, simple et pour toujours. Et tout-puissant.

Une solidité souple : la prochaine Matière. Notre prochaine substance.

Il a regardé sa doëlle encore, comme pour être sûr. C'était tout là, radieux et rayonnant et léger et délivré sur cette terre damnée et miraculeuse. C'était le Miracle des âges et des peines et des chemins maudits où nous avons tant marché sans savoir, dans un Noir qui contenait sa Lumière même, appelés et déchirés par notre propre Secret, murés dans notre propre tombe et notre gravitation mortelle qui voulait-appelait tant sa délivrance dans un air libre et léger.

C'était le But qui se cherchait lui-même.

C'était la vieille blessure qui cherchait sa guérison.

Alors un grand Souffle est venu.

– Eh bien, petits serins d'autrefois regardez bien vos lois et vos pontifes infailibles et jetez aux orties votre froc de pierre usé et périmé.

Il lui a semblé que c'était la voix de Yogmâyâ dans l'automne qui soufflait son vent de tempête et de tendresse sur ces vieux anthropoïdes et qui faisait trembler sa terre pour les obliger à trouser leurs murs et leur sottise.

Et c'était simplement la vieille écorce qui tombe.



24

La prière des bêtes sauvages

Mais les macaques régnaient encore – provisoirement.

Avec toutes les armes d'un dieu

Et l'arrogance du démon.

Il régnait sur un peuple hypnotisé et perversi par les énormes moyens payés qu'il avait sous les yeux, les oreilles, les journaux qui vous faisaient des déesses instantanées ou des diables à bombarder, et les cerveaux lessivés et réduits aux instincts corrompus d'un animal qui n'avait même plus la franchise et la simple santé de l'animal. Même les oiseaux savaient où trouver leur miel. Et des charlatans innombrables, doucereux et religieux et humanitaires d'aucune humanité, des paillasses grotesques et démocratiques, télévisés et décorés, mitrés et chapeautés dans toutes les langues du monde, qui n'avaient même pas l'audace du chacal hurlant sur sa carcasse : ils bouffaient tout, corrompaient tout, les consciences et les sagesses acquises par d'autres Âges – ils savaient tout puisqu'ils avaient les moyens de voler dans les airs et dans les bourses et jusque sur les autres planètes bientôt domestiquées et peuplées de leurs semblables débordants qui se multipliaient comme des rats après avoir rongé toute la terre et empoisonné les airs comme les cerveaux – restaient des corbeaux innombrables

qui se nourrissaient de leurs ordures, et de pauvres gens trop simples, muets et douloureux sous ce carcan mortel. Et de pauvres bêtes menacées dans leur peau pour faire de jolis chapeaux pour les rois du monde et les macaques distingués.

C'était odieux, nul doute.

Mais qui s'apercevait encore de cette monstruosité ?

Qui criait encore ? les révolutions comme les « hommes » étaient englouties sous cette marée mortelle.

La terre, les vents, les étoiles disaient qu'ils en avaient assez de cette espèce barbare. Les petits écureuils aussi.



Or, un jour, il y eut un grand Conseil des bêtes sauvages. L'alouette avait jeté son cri dans la forêt, tout le monde avait compris dans cette langue où tout se comprend par-delà les tribus et les distances dans cette grande onde qui fut le premier chant du monde. L'éléphant, lent et majestueux, est arrivé le premier, car il était déjà là au bord de la clairière enchantée où murmurait l'étang. Il savait déjà. Le grand écureuil dansant s'était perché sur son oreille avec sa frimousse rouge et ses petits yeux curieux. Un vrai petit serin tout jaune, échappé de sa cage des Caraïbes, trônait sur ce grand front plissé par la sagesse ; la biche rose timide s'était glissée entre ses pattes puissantes avec son compagnon prudent tacheté d'orange. Et puis, en cercle, la panthère qui regardait du coin de l'œil ces tendres proies fraternelles, le bison brutal au cri rauque, le coq sauvage et victorieux, quelques colibris silencieux juchés sur les fleurs rouges de l'hibiscus. Sur les hautes herbes, un petit doël tout nouveau attendait.

L'éléphant a levé sa trompe gentiment et il a parlé en langue d'éléphant que tous comprenaient : « Mes frères sauvages, nous sommes encerclés, envahis et condamnés, notre territoire d'antan est violé, nos frontières sont barbelées et troué »es de routes, dépecées pour les engins de ces bipèdes malodorants...

– Oui, ils sentent le cadavre ! s'est exclamé le grand écureuil de Malabar du haut de l'oreille éléphantine.

« ... Ils ont découpé notre libre territoire et quand l'herbe sèche, nous ne pouvons plus aller dans la clairière voisine. Et ils font de plus en plus de petits ratons macaques et dévorants... »

– Pardon ! pardon ! a protesté un vieux macaque caché dans le buisson, nous grimons seulement aux arbres et les jolies feuilles deviennent rares. Si nous pouvons, nous nous glissons chez ces voleurs pour voler leur cuisine et leurs fruits délicieux qu’ils ont volé chez nous.

Le petit serin jaune a ouvert ses ailes du haut de cet auguste front :

– Je suis un serin, c’est entendu, mais j’ai toujours chanté malgré ma cage.
Alors ?

Le grand éléphant a baissé sa trompe et il est resté silencieux. Il regardait au loin comme s’il interrogeait ses ancêtres muets. Puis il a parlé lentement en battant ses oreilles. L’écureuil a glissé par terre et tout le monde s’est tu.

– Il n’y a que la Grande Magicienne, notre Mère, qui peut nous sauver.
Nous sommes perdus. Et que faire ?

Alors il y eut une grande prière silencieuse. Pas une feuille ne bougeait dans la clairière attristée.

Or, le petit doël tout neuf, tout nouveau sur son brin d’herbe sauvage a hoché la queue et dit simplement dans sa langue perlée comme les gouttes de rosée si tendres :

– On est nés pour que la terre puisse chanter encore.

Alors ?

Alors Yogmâyâ, la Grande, a embrassé toute la clairière dans sa longue robe de lumière blanche, et toutes les feuilles ont frémi, toutes les gouttes de l’étang ont frissonné d’un Moment d’éternité, et elle a dit :

CE QUI EST RÉEL
SERA



La révolution du réel

Le petit doël tout neuf, tout nouveau est revenu sur sa prairie natale, il ne frappait plus au carreau, il avait perdu ses illusions, il savait ; et d'ailleurs toutes les vitres du monde étaient brisées sous l'effet d'un formidable Souffle nouveau. Le vieux Nil sauvage glissait et dansait sur sa prairie avec sa Princesse de toujours, comme s'il était porté par l'air, comme s'il n'avait jamais eu de poids, comme si c'était une aberration des penseurs savants et de leurs lois, c'était un air si tendre et comme fait de la joie d'être au monde – être, tout simplement être.

C'était tout un monde à apprendre, avec ses moyens d'action et de communication, ses organes. Sa prochaine substance.

Un instant, qui était peut-être une éternité, il s'est arrêté pour écouter sous ses pieds ; il lui semblait entendre le glissement des vieilles eaux, du Nil, du Gange, de l'Orénoque, le vieil écho vivant des hymnes védiques et de la lyre d'Orphée et de l'Amazone chevauchante par les forêts sauvages... et puis une cassure... quelque chose qui contenait sa mort mais qui cherchait à vivre encore, et puis... du Rien grouillant qui collait des étiquettes sur le monde et ses millions d'outils, son trucage gigantesque pour tenter d'attraper la seule chose qui est et qui fait être ces millions d'années battantes. Et plus rien ne battait : c'étaient des ruines debout et bétonnées. Et puis ce formidable Souffle qui montait de sous la terre, sous leurs pieds, et faisait gicler des ténèbres cruelles, brisait les frontières, les raisons et les déraisons, les cathédrales de Sainteté inexistante, les hautes Institutions mondiales et leurs mille corridors qui s'ouvraient, béaient sur une cacophonie et des cris et de mots qui ne voulaient plus rien dire dans aucune langue. Tout le monde mentait. C'était la Mort qui montrait son vrai visage sur des restants d'hommes et du béton vitupérant. C'était la vieille cassure qui cassait enfin pour livrer passage à l'Air nouveau, la vieille gravitation mortelle qui se renversait pour délivrer son noyau immortel et rejoindre sa grande Onde, son union avec tout, sa légèreté qui fut toujours légère et chantante.

Mais les hommes lourds éclataient comme des baudruches dans cette légèreté-là, c'était irrespirable et impossible pour toutes les sciences du monde

et pour tous les corps corrompus par ce Mensonge irréfutable et mortel – c'était un cataclysme, ou peut-être la fin du monde, c'était peut-être ce que regardaient silencieusement les vieux pharaons qui écoutaient au loin le murmure du désert et l'appel d'une Voix inconnue.

Tant d'Âges avaient passé, mais un petit doël savait encore ce qui fait chanter la terre, même dans une cage, même sous les décombres des millénaires.

Et un Homme, tout de même, avait fait un trou dans les vieux sépulcres. Un minuscule point d'être qui rayonnait silencieusement à travers nos murs, qui appelait silencieusement d'autres points d'être sous les décombres, qui faisait jaillir et devenir l'Impossible dans son seul Possible. Car le monde a toujours commencé et recommencé en un point – un seul point de Réel qui fait marcher pas à pas le But inconnu de tous les Âges.

Ce n'était pas la fin du monde ni de quelques millénaires. C'était la fin d'un Âge.

Ce n'étaient pas les enfers qui ouvraient leurs tripes du diable dans une tombe, c'était notre ciel sur la terre et dans un corps – pour qui veut.

C'était la grande Déesse de la Beauté sortie de la pierre pour créer sa nouvelle réalité.

Notre dernière métamorphose.

Et qui veut ?

Mais il y avait encore des hommes malheureux et muets qui voulaient – prêts à tout, même à la mort et à l'assaut des illusions de la vieille loi, plutôt que tout ça. Des points de Réel qui se disaient QUOI ? Comme les vieux pharaons dans le crépuscule rose du désert.

C'était un autre Âge.

C'était un autre être sur la terre.

C'était le commencement d'un nouveau monde.

Nil, le vieux Nil de dix-sept mille ans avait dix-sept ans nouveaux sur la terre de maintenant.

Doëlle, sa doëlle de toujours souriait près de lui sur la prairie des âges enfuis et revenus sur les ailes légères d'une grande onde musicale qui embrassait les univers à venir.

18 novembre 1999